

LA RAGE DE L'OR.

SUITE.



A figure du péon s'illumina.

—Est-ce bien vrai, dit-il, que don Gontran vous rendrait heureuse, s'il revenait à la fortune ?

Oh ! je n'en doute pas.

—Eh bien ! s'écria-t-il dans un transport indéfinissable, maintenant je pourrais mourir, car j'ai trouvé le moyen d'assurer votre bonheur.

—Que voulez-vous dire ?

Les deux interlocuteurs n'entendirent point le bruit de pas derrière la porte du cepo.

—Oui, reprit Terral, je puis rendre votre mari riche et puissant et c'est au hasard que je dois ce bonheur.

Je revenais la semaine dernière de mes courses à travers la forêt. Je n'avais pas trouvé une source d'eau depuis vingt-quatre heures. J'étais épuisé, quand je crus distinguer le bruit éloigné d'un rapide. Je poussai ma course dans cette direction et je vis avec délices un filet d'eau coulant avec fracas sur un lit rocailleux. Je me précipitai sans précaution sur mes genoux pour m'abreuver, quand j'éprouvai à l'un d'eux une douleur aiguë. Je voulus me rendre compte de l'état du sol et jugez de ma surprise quand je constatai qu'une crête, garnie de dents irrégulières, sortait du sol. J'enlevai la terre, je lavai cette excroissance, c'était de l'or. Une immense veine d'or où l'homme pourrait trouver plusieurs fortunes courait sous ce sol montagneux jusqu'à la rivière.

—Ciel ! que dites-vous ?

Cet or, madame, il est à vous, car je n'oublie pas que je vous dois tout. Je le destinai à votre bonheur.

—Où est-il, s'écria de derrière la porte une voix

brusque et impatiente. Au même instant, M. de Favières venait se joindre aux deux interlocuteurs.

—A trois jours de marche d'ici, répondit Terral.

—Conduis-nous y tout de suite pour réparer le tort que tu as eu de ne pas nous le dire un jour plus tôt.

Le péon jeta sur Elizabeth un regard noyé dans les larmes.

—Ah ! dit-il, tout bas, tout cet or ne suffira pas à vous protéger contre l'égoïsme de cet homme ; mais je serai là pour veiller sur vous.

Terral s'éloigna, et la jeune femme se dirigea vers la huerta. Quand ils eurent disparu, M. de Favières laissa échapper ce seul mot : —L'insolent !

—Oh ! je savais bien que le péon aimait la maîtresse, murmura le nègre à l'oreille de son maître. Il n'y a qu'un fou ou un amoureux qui puisse faire cadeau d'un placer à une femme !

Gontran regarda l'esclave avec un air sinistre :

—S'il est fou, je profite de sa folie, dit-il ; s'il est amoureux, nous veillerons sur lui, Acacia, et quand le gîte de la mine me sera connu, nous saurons châtier son insolence.

VII

L'AMOUR D'UN ESCLAVE.

Le surlendemain, l'émigré tint parole, et, à trois heures du matin, il quittait son habitation avec sa femme et ses serviteurs.

Des mules marchaient en avant, chargées des ustensiles nécessaires à l'opération projetée. Acacia, le fouet à la main, activait leur indolence naturelle.

M. de Favières, Elizabeth et le péon montaient des chevaux dressés par ce dernier ; ils sortirent bientôt du lit de l'Uris et suivirent des sentiers improvisés par la nature au milieu d'une plaine aride, sans vestiges d'habitation.

Le long de la route se dressaient des pics escarpés, couronnés de nuages onduleux et qui n'offraient aux regards que des buissons d'aloës et de cactus épineux ou des chênes verts et des sapins.

Aucun des voyageurs ne parlait, car aucun